

EXPOSITION

Le taggeur est-il un artiste ?

Cent cinquante maîtres du tag s'exposent au Grand Palais. Leurs pseudos : Bando, Rammelzee, Toxic, Seen, Phase 2, L'Atlas... Qu'ils aient aujourd'hui 20 ou 60 ans, qu'ils viennent des Etats-Unis ou d'ailleurs, ils ont commencé, dès leur prime adolescence, par signer leur nom sur les rames de métro. Ils font désormais leur entrée dans les institutions culturelles par la grande porte.



Un des panneaux réalisés par Bando pour l'exposition du Grand Palais, consacrée aux tags.

Discipline rebelle née il y a quarante ans dans les rues de New York, le tag, ou graffiti, investit ces dernières années galeries et salles des ventes, au même titre que l'art contemporain. En 2008, la Tate Gallery organisait, une première en Angleterre, une expo sur les façades de son propre bâtiment. Rien ne semble plus arrêter la course du street art vers les lieux d'exposition officiels, et c'est sur les cimaises du Grand Palais qu'il s'exhibe jusqu'au 26 avril. L'idée d'Alain-Dominique Gallizia, architecte et collectionneur : demander à

150 artistes taggeurs et graffeurs du monde entier de réaliser une toile de format imposé autour du thème de l'amour. Au-delà du jugement esthétique quant à la valeur artistique intrinsèque de ces œuvres, on peut se demander si la démarche ne dénature pas la définition du tag, par essence éphémère et vandale. «J'ai l'habitude d'être sur les monuments historiques, pas dans les monuments historiques», confesse Bando. Pionnier des graffeurs en France, il a découvert le graffiti à New York et l'a ramené dans ses valises au début des années 1980. «Graffiti is not

vandalism but it's beautiful crime» («Le graffiti n'est pas du vandalisme mais c'est un crime magnifique»), crachait sa bombe aérosol. «Il y en a eu, des courses-poursuites à la *Starsky et Hutch*, dans les rues de Paris!», affirme-t-il, l'œil rieur.

Alors que les plus jeunes graffeurs présents conçoivent l'événement du Grand Palais comme un hommage aux pères fondateurs d'un art à part entière, il s'agit plus, selon Bando, d'un «délire» nourri par la passion de la calligraphie et l'adrénaline suscitée par la transgression et l'émulation de la compétition. «Ce qui te donne envie

tous les soirs de sortir tagger, c'est de vouloir faire toujours plus beau et plus grand, plus risqué que les autres. Mais si l'on considère le tag comme un mouvement artistique, il me paraît intéressant d'emprunter les mots de Dize, qui soulignait qu'il s'agirait du premier créé par des enfants, car nous avons tous commencé vers l'âge de 10 ans...»

Le Tag au Grand Palais, jusqu'au 26 avril, galerie Sud-Est, porte H, avenue Winston-Churchill, Paris 8^e (www.tagaugrandpalais.com).

LE GOÛT DU RISQUE



«Plus, mieux et dans des endroits toujours plus risqués», telle est la philosophie des taggeurs selon Bando, le pionnier du tag en France.

Quel est l'endroit le plus insolite où les artistes aient laissé leurs signatures ?

Deux générations répondent.

Bando (pionnier) : L'idée la plus insolite que l'on ait eue, c'était le zoo de Vincennes, mais on n'a jamais réussi. On voulait taguer sur des éléphants. Le plus dangereux par contre, c'était à Amsterdam, sur des monuments historiques. Il y avait 50 mètres de vide et on était sur une plateforme d'un mètre.

Dize (figure montante) : A 11 ans, je suis passé du dessin au graffiti, parce que j'avais vu dans un manuel d'histoire un petit bout du métro de New York. Du coup, j'avais un but, c'était d'aller là-bas. Ce n'est pas insolite, mais c'était comme aller à Lourdes, à La Mecque, comme un pèlerinage.

Le street art : à chacun sa technique

Sortez vos pochoirs

→ Au commencement, il y eu le tag, signature faite au marqueur ou à la bombe. Puis, dans les années 1990, les techniques se multiplient.

Blek le rat élabore ses premiers pochoirs. Avec lui, le dessin se développe et s'empare de nouveaux thèmes. En témoigne la figure du mendiant à Paris ou plus récemment celle de Florence Aubenas. Miss.Tic ou Banksy utilisent également cette technique favorisant la rapidité d'exécution.

Défense d'afficher

Déclinaison du street art, l'affichage impose sa marque mêlant codes photographiques et publicitaires placardés en extérieur. Le Français JR, qui se considère comme un colleur d'affiches, en fait son mode d'expression. En 2007, le jeune homme de 25 ans recouvrait le mur de séparation israélo-palestinien d'affiches grand format représentant les portraits d'hommes et de femmes des deux nations.

Des araignées dans la ville

→ Autre phénomène street art : l'invasion des rues par les «Space Invaders», de petits personnages de jeux vidéo de tailles et couleurs différentes. Lancés en 2000 à Paris par un anonyme, ces bonshommes ont depuis envahi les villes de Londres, New York ou New Delhi. L'artiste fait de ses mosaïques cimentées sur les murs son mode opératoire.

MARCHÉ DE L'ART

Les graffs ont la cote

- 3 000 euros : prix moyen pour une toile.
- En 2007 : le prix maximal pour une toile ne dépassait pas les 6 000 euros.
- Entre 1 000 et 15 000 euros : prix pour acquérir une toile de Miss.Tic ou JonOne.
- 22 000 euros : record aux enchères de Blek le rat.
- En 2002 : les œuvres de Blek le rat se négociaient autour de 600 euros.
- 43 400 euros : record aux enchères de Crash et parmi les records mondiaux.
- Le 29 juin : Artcurial organise la vente aux enchères d'une centaine d'œuvres street art.

GALERIES

Paris sous les bombes

→ A partir du 14 mai, le Brésilien Nunca, qui en 2008 habillait la Tate Modern, présente sa première exposition personnelle en Europe. **Galerie Le Feuvre,**



Paris 8^e. Jusqu'au 16 mai, Crash, WK ou encore Pax s'offrent une expo collective. **Addict Galerie, Paris 3^e,** Jonone, Seen, L'Atlas, Psychose... présentent régulièrement leurs travaux dans cette galerie. Du nouveau tous les 10 jours. **Galerie Onega, Paris 6^e.**